

mal. Tous se sauvèrent chacun de son côté, et depuis le renard est resté le maître du quartier.

IV

Er-hrdæur. — L'enfant prodigue.

Des vieux de la campagne avaient, en travaillant, économisé beaucoup d'argent et n'avaient qu'un fils. Un jour, la bonne femme dit à son mari : — Si tu voulais m'écouter, on enverrait notre gâs à l'école. Le bonhomme répondit : — Je le veux bien. La mère remit alors mille écus (mille skuit) à son fils, en lui disant : — Tiens, va en ville, et instruis-toi.

En route, il trouva un homme qui possédait un rat intelligent, chantant au biniou : — Tiens, dit-il, voilà quelque chose de bien drôle ; avec ça on pourrait gagner sa vie sans travailler, je vais l'acheter. Il en demanda le prix à son propriétaire. — Mille skuit (1.000 écus), dit-il. — Mille écus pour un rat, dit le jeune homme ; c'est vraiment cher. — Mille skuit (1.000 écus), et c'est à prendre ou à laisser répondit le propriétaire. — Mille écus, c'est entendu ! reprit le jeune homme ; voilà ; donnez-moi le

rat et son biniou. Il courut alors les villages et les villes, les foires et les marchés de tous les pays, en faisant jouer le biniou à son rat. Il gagna beaucoup d'argent, mais comme il avait toujours soif, il le dépensait au fur et à mesure, et ne pouvait même pas s'acheter de vêtements. Fatigué de courir les grandes routes, il revint, pauvre comme son rat, chez ses parents. Sa mère, heureuse de le revoir, lui dit : — Eh bien ! mon fils, qu'est-ce que tu as appris pendant ton long séjour à l'école ? — Beaucoup de choses, dit-il, voyez : *Gloria in excelsis Deo*. — Ah oui ! c'est bien, tu chantes aussi bien que notre vicaire. — Oui, répondit-il, mais si j'étais resté encore quelque temps, j'aurais appris beaucoup plus. — Eh bien ! dit sa mère, voici mille autres écus et vas-y. Il repartit. En passant dans un village, il trouva un homme qui faisait sonner la bombarde à une souris. — Tiens, dit-il, une souris sonnant la bombarde ferait bien avec mon rat et son biniou. Combien la souris et la bombarde, demanda-t-il. — Mille skuit (1.000 écus), dit le propriétaire. — Mille écus pour une souris, c'est tout de même un peu cher. — Mille skuit (1.000 écus), et c'est à prendre ou à laisser. — Mille écus, c'est entendu ! dit le jeune homme ; les voilà ; donnez-

moi la souris et sa bombarde. Il continua son chemin, visitant les villages et les villes, les pardons et les foires ; il gagna beaucoup d'argent, mais comme il avait toujours le gosier sec, il mangeait tout en boisson et ne pouvait rien s'économiser.

Fatigué de nouveau de courir le monde, il revint chez ses vieux parents, qui étaient bien contents de le revoir. Sa mère lui dit : — As-tu beaucoup appris depuis, mon enfant ? — Oh oui ! ma mère, voyez : *Credo in unum Deum, patrem omni potentem*. — Ah, mais oui ! c'est bien, c'est même mieux que notre curé. — Oui, répondit le jeune homme, c'est bien ; mais si j'étais resté encore un peu plus longtemps, j'aurais alors tout appris et j'aurais pu aller partout. — Eh bien ! dit la mère, voilà encore mille écus, mais ne m'en demande plus.

Il repartit. En passant dans un bourg, il trouva un homme qui faisait battre le tambour à un scarabée de bouse de vache : — Tiens, dit-il, un scarabée (*in huil gauh*) qui bat du tambour ; avec mon rat et ma souris, j'aurais un beau trio. Combien le scarabée ? — Mille shuit (1.000 écus), dit le propriétaire, et c'est à prendre ou à laisser. — Tiens, répondit-il, voilà mille écus, et donne-moi le scarabée et son tambour.

Il continua alors sa route, et parcourut une bonne partie du monde ; mais ayant toujours envie de boire, il ne pouvait économiser aucun sou. Il fut de nouveau fatigué, mais cette fois il n'osait pas rentrer chez ses vieux parents. Un jour il apprit que le roi voulait marier sa fille. Cette dernière n'avait jamais ri, et son père fit publier dans tout son royaume qu'il la marierait à celui qui la ferait rire le premier : — Tiens, se dit-il, si j'allais avec mes animaux, peut-être je la ferais rire. Il alla directement au château, où le roi lui dit : — Ma fille est actuellement avec un grand monsieur dans le jardin, mais tu peux aller quand même, car tu ne seras pas plus avancé. Lorsqu'il fut en présence de la princesse, il s'inclina et lui demanda à lui présenter ses bêtes savantes. Il plaça d'abord son rat et son binou au milieu de l'allée. En le voyant, la mine de la princesse devint plus gaie. Lorsqu'elle vit la souris avec sa bombarde, elle sourit ; mais lorsqu'elle vit et entendit le scarabée battre du tambour, elle se mit à rire aux éclats. Alors, le beau monsieur prétendit que c'était lui qui l'avait fait rire, et il y eut de grandes discussions. Pour trancher la question, le roi leur dit : — Je vous permets de coucher tous les deux avec ma fille pendant trois

nuits, et celui vers lequel elle sera tournée le matin l'aura en mariage. Ils couchèrent donc tous les trois dans le même lit, le monsieur dans le *toul-plouze*, côté du mur, la princesse au milieu et le jeune homme au *toul Kenet*, côté de la chambre. Pendant la nuit, le jeune homme dit à son scarabée : — Toi qui vis toujours dans la bouse de vache et qui m'a coûté mille écus, ne pourrais-tu pas forcer mon concurrent à salir ses draps ? — Je vais essayer, dit-il, et il s'en alla. Quelque temps après la princesse, incommodée par les mauvaises odeurs, tourna la tête du côté de la chambre ; le roi le constata. Le lendemain, ils se promenèrent tous les trois en ville ; le monsieur, apercevant un cordonnier, entra dans sa boutique, sous prétexte de faire coudre son soulier, mais en réalité pour se faire couvrir le... derrière d'une pièce de cuir. Le soir, ils mangèrent et se couchèrent de nouveau ensemble. Dans la nuit, le jeune homme dit à son scarabée : — Ne pourrais-tu pas faire la même opération que hier soir ? — Je vais essayer, dit-il, et il s'en alla ; mais il trouva la porte barricadée par une pièce de cuir. Il revint le dire à son maître. — Eh bien, dit celui-ci au rat, toi qui ronge le cuir, tâche de m'aider, et le rat accompagna le scarabée. Le rat rongea le

cuir à l'endroit voulu ; aussitôt la princesse sentit les mauvaises odeurs, et elle se tourna pour la deuxième fois du côté du jeune homme, et le roi le constata. Dans la journée ils se promenèrent de nouveau en ville et, sous un prétexte, le monsieur entra chez un forgeron pour se faire boucher avec un coin de fer. Le soir, ils mangèrent et se couchèrent ensemble. Le scarabée fut envoyé faire sa corvée, mais il rencontra un sérieux obstacle ; il revint chercher aide ; le rat l'accompagna, mais sans pouvoir rien faire. Le jeune homme pria alors la souris de les aider ; celle-ci se mit à gratter le corps du monsieur, et lorsqu'elle arriva au bout de son nez, il éternua si fort que son coin de fer sortit tout seul, et le scarabée fit son travail. La princesse, ne pouvant supporter pareille odeur, se leva en jurant qu'elle ne voulait pas dormir avec un pareil mari. Elle se maria alors avec le jeune homme. Le roi fit faire de grandes fêtes, auxquelles furent invités tous les gens riches du pays. Moi seul étais excepté. Après son mariage, il vint avec la princesse voir ses vieux parents. Ils embarquèrent dans une belle voiture, ayant cocher devant et cocher derrière. Lorsqu'ils arrivèrent chez les vieux, ceux-ci ne le reconnaissaient plus, tellement il était

beau. A force d'explications, ils durent le reconnaître, et il leur conta ses aventures. Il en avait tant à leur raconter qu'il y est encore, s'ils ne sont pas morts.

V

Iehann lag i voèze. — Jean et sa femme.

Iehann était sot comme ses sabots. Un jour sa femme lui dit : — Iehann, je vais à la messe ; surveille notre enfant qui dort dans son berceau, et surtout ne laisse pas les mouches se poser sur sa figure. Iehann veilla bien, mais les mouches allaient quand même sur la figure de l'enfant. Iehann leur criait chou, chou, mais les mouches ne s'envolaient point. Alors il prit une massue (*er mel*) et les écrasa, mais il écrasa aussi son enfant. Lorsque sa femme rentra, elle trouva son enfant mort, et Iehann qui le gardait.

Un jour elle lui dit : — Iehann, je vais travailler ; quand il sera l'heure de mettre le dîner sur le feu, tu iras prendre l'eau et tu y délaieras cette farine, puis tu en feras de la bouillie. Lorsque l'heure fut arrivée, il se dit : — A quoi bon aller chercher de l'eau à la fontaine ? il est préférable d'apporter la farine